

**BIRAGO DIOP, LE SOUFFLE DES ANCETRES (DU RECUEIL LEURRES ET LUEURS, 1960, ÉD. PRÉSENCE AFRICAINE)**

[1]

Ecoute plus souvent  
Les choses que les êtres,  
La voix du feu s'entend,  
Entends la voix de l'eau.  
Ecoute dans le vent  
Le buisson en sanglot:  
C'est le souffle des ancêtres.

Ceux qui sont morts ne sont jamais partis  
Ils sont dans l'ombre qui s'éclaire  
Et dans l'ombre qui s'épaissit,  
Les morts ne sont pas sous la terre  
Ils sont dans l'arbre qui frémit,  
Ils sont dans le bois qui gémit,  
Ils sont dans l'eau qui coule,  
Ils sont dans la case, ils sont dans la foule  
Les morts ne sont pas morts.

Ecoute plus souvent  
Les choses que les êtres,  
La voix du feu s'entend,  
Entends la voix de l'eau.  
Ecoute dans le vent  
Le buisson en sanglot:  
C'est le souffle des ancêtres.

Le souffle des ancêtres morts  
Qui ne sont pas partis,  
Qui ne sont pas sous terre,  
Qui ne sont pas morts.  
Ceux qui sont morts ne sont jamais partis,  
Ils sont dans le sein de la femme,  
Ils sont dans l'enfant qui vagit,  
Et dans le tison qui s'enflamme.  
Les morts ne sont pas sous la terre,  
Ils sont dans le feu qui s'éteint,  
Ils sont dans le rocher qui geint,  
Ils sont dans les herbes qui pleurent,  
Ils sont dans la forêt, ils sont dans la demeure,  
Les morts ne sont pas morts.

[2, SUITE]

Ecoute plus souvent  
Les choses que les êtres,  
La voix du feu s'entend,  
Entends la voix de l'eau.  
Ecoute dans le vent  
Le buisson en sanglot:  
C'est le souffle des ancêtres.

Il reedit chaque jour le pacte,  
Le grand pacte qui lie,  
Qui lie à la loi notre sort;  
Aux actes des souffles plus forts  
Le sort de nos morts qui ne sont pas morts;  
Le lourd pacte qui nous lie à la vie,  
La lourde loi qui nous lie aux actes  
Des souffles qui se meurent.

Dans le lit et sur les rives du fleuve,  
Des souffles qui se meuvent  
Dans le rocher qui geint et dans l'herbe qui pleure.  
Des souffles qui demeurent  
Dans l'ombre qui s'éclaire ou s'épaissit,  
Dans l'arbe qui frémit, dans le bois qui gqmit,  
Et dans l'eau qui coule et dans l'eau qui dort,  
Des souffles plus forts, qui ont prise  
Le souffle des morts qui ne sont pas morts,  
Des morts qui ne sont pas partis,  
Des morts qui ne sont plus sous terre.

Ecoute plus souvent  
Les choses que les êtres....

<p><i>Prière d'un petit enfant nègre</i>, 1943 (in <i>Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache</i>, L.S. Senghor, éd. PUF, 1948)</p> <p>Seigneur je suis très fatigué.  Je suis né fatigué.  Et j'ai beaucoup marché depuis le chant du coq  Et le morne est bien haut qui mène à leur école  [morne: mot créole, désigne une petite montagne isolée, de forme arrondie].  Seigneur, je ne veux plus aller à leur école,  Faites, je vous en prie, que je n'y aille plus.  Je veux suivre mon père dans les ravines fraîches  Quand la nuit flotte encore dans le mystère des bois  Ou' glissent les esprits que l'aube vient chasser.  Je veux dormir ma sieste au pied des lourds manguiers,  Je veux me réveiller  Lorsque là-bas mugit la sirène des Blancs  Et que l'Usine  Sur l'océan des cannes  Comme un bateau ancré Vomit dans la campagne son équipage nègre.....  Seigneur, je ne veux plus aller à leur école,  Faites, je vous en prie, que je n'y aille plus.  Ils racontent qu'il faut qu'un petit nègre y aille  Pour qu'il devienne pareil  Aux messieurs de la ville  Aux messieurs comme il faut.</p>	<p>Mais moi je ne veux pas  Devenir, comme ils disent,  Un monsieur de la ville,  Un monsieur comme il faut.  Je préfère flâner le long des sucreries  Où sont les sacs repus  Que gonfle un sucre brun autant que ma peau brune.  Je préfère vers l'heure ou' la lune amoureuse  Parle bas à l'oreille des cocotiers penchés  Ecouter ce que dit dans la nuit  La voix cassée d'un vieux qui raconte en fumant  Les histoires de Zamba et de compère Lapin  Et bien d'autres choses encore  Qui ne sont pas dans les livres.  Les nègres, vous le savez n'ont que trop travaillé.  Pourquoi faut-il de plus apprendre dans des livres  Qui nous parlent de choses qui ne sont point d'ici?  Et puis elle est vraiment trop triste leur école,  Triste comme  Ces messieurs de la ville,  Ces messieurs comme il faut,  Qui ne savent plus danser le soir au clair de lune  Qui ne savent plus marcher sur la chair de leur pied  Qui ne savent plus conter les contes aux veillées.  Seigneur, je ne veux plus aller à leur école.</p>
--	---